

Mon grand-père est né en 1909. Il s'appelait Roger Bello et avait grandi à Villers-sous-Prény, en Meurthe-et-Moselle. C'était un jeune homme vif et très bon. Il avait vingt ans au moment de la « Grande Dépression », et après son service militaire s'est engagé dans l'armée. Il a épousé son amour d'enfance, Odette, et lui a fait deux enfants, Josette, née en 1935, puis Jean, né en 1938.

Je ne dispose malheureusement d'aucun document familial susceptible d'étayer mes recherches sur mon grand-père : ma grand-mère a détruit les lettres qu'il lui avait écrites pendant la guerre. Ne restent que quelques photos et son livret militaire.

Au moment de la guerre, il était adjudant (sous-officier) à la 5<sup>e</sup> compagnie de mitrailleurs du 166<sup>e</sup> régiment d'infanterie de forteresse, qui occupait un secteur de la ligne Maginot (secteur de Bining, en Moselle). Dès juin 1940, la guerre est perdue. Sur ordre, les officiers des divisions de forteresse quittent la ligne Maginot pour tenter de rejoindre Sarrebourg. Mon grand-père fait partie de la « division de marche Chastanet ».

Il va participer à une « bataille oubliée » qui s'engage le 18 juin 1940 sur le canal de la Marne au Rhin : 450 000 soldats français tentent un dernier effort pour endiguer l'invasion. Ils subissent des pertes énormes. Les derniers éléments se replient au Donon (Vosges). Le 21 juin (veille de la signature de l'armistice), un obus explose non loin de Roger, lui causant une blessure à la tête. Il est évacué par l'ennemi à l'issue de la bataille. Il racontera plus tard avoir été très bien soigné par les médecins allemands. Il est interné au « camp Mathis » le 7 juillet 1940, dès sa sortie de l'hôpital. Vont s'ensuivre six années de captivité.

Il est envoyé en Prusse-Orientale, dans la partie la plus à l'est de l'Allemagne, entre Pologne et Lituanie. Il arrive le 27 juillet 1940 au Stalag IB, près de Hohenstein (aujourd'hui Olsztynek, Pologne). Il semble avoir travaillé dans des fermes aux alentours du camp. D'après ce qu'il a raconté, il aurait tenté de s'évader, en vain, ce qui lui aurait valu une correction sévère (qu'il a décrite comme « de bonne guerre ») et un nouvel exil : il est envoyé le 21 mars 1942 plus au nord, vers la Baltique – au Stalag IA.

Là, il est affecté dans un « Kommando » (un poste de travail à l'extérieur du camp) à Königsberg, la « perle » de la Prusse-Orientale. Il travaille comme infirmier à l'hôpital, soignant les soldats allemands évacués du front russe. C'est pour lui une sorte de trêve dans ces années terribles ; il bénéficie d'un certain confort et a accès aux provisions allemandes à l'hôpital. Quand un soldat allemand meurt, Roger ne le signale pas tout de suite et récupère ses rations, qu'il fait passer à ses camarades de captivité. Certains viendront l'en remercier après la guerre.

Il a signé avec les autorités allemandes une convention de « prisonnier de guerre transformé » : il porte des vêtements civils et bénéficie d'une certaine liberté. Il envoie à sa famille des photos de lui sur une plage de la Baltique. Il va au cinéma, a un petit chien qu'il appelle Strupi. Il s'est lié d'amitié avec deux soeurs de l'hôpital, Gertrud et Grette. Il écrit à sa femme de ne pas lui envoyer de colis : il n'a besoin de rien.

Mais la situation se gâte pour les Allemands et pour la Prusse-Orientale, particulièrement exposée à l'invasion soviétique. Les bombardements alliés se multiplient. Le 29 août 1944, Königsberg est pratiquement détruite. Mon grand-père racontera qu'il a dû travailler à rechercher des survivants dans les décombres. Ce furent des moments terribles pour lui. Il a été particulièrement frappé de retrouver des corps quasiment intacts : beaucoup de ces gens n'étaient pas morts en raison de l'impact de la bombe ou dans l'écroulement de leur maison mais parce que leurs poumons avaient explosé sous l'effet du « blast ».

En janvier 1945, les Russes conquièrent peu à peu la Prusse-Orientale. Königsberg, elle, tient bon jusqu'en avril : Hitler a ordonné que la ville soit défendue à outrance. Personne n'ose se rendre. Le chaos le plus total règne en Prusse-Orientale. Les habitants, pour beaucoup des paysans, et parmi eux surtout des femmes, des enfants et des vieillards, tentent de fuir

l'avancée russe en se jetant sur les routes, en plein hiver. Beaucoup d'enfants meurent dans cette retraite de cauchemar.

À terme, l'URSS a pour idée de prendre possession de la région et compte par conséquent la « vider » de ses habitants allemands. Les soldats russes se livrent donc à des atrocités terribles sur place, entre viols systématiques, meurtres de civils et internements dans des mouiroirs. Ils se « vengent » au passage par là des crimes commis par les Allemands sur leur propre territoire depuis 1941. La Prusse-Orientale, qui comptait 2,5 millions d'habitants avant la guerre, en perd 500 000 pendant la guerre (1 sur 5) ; les survivants seront chassés plus à l'ouest pour laisser place aux colons russes.

Königsberg est assiégée. Habitants et prisonniers de guerre tentent de fuir par la Baltique, dans des conditions épouvantables. Beaucoup seront victimes des bombardements alliés dans le port de Memel ou sur la lagune de Courlande transformée en une immense banquise – des familles entières sont précipitées dans la mer gelée.

Le 9 avril 1945, les Russes entrent dans Königsberg en ruine au terme d'une bataille acharnée contre les dernières forces allemandes. Roger a raconté que toutes les vitres de l'hôpital avaient volé en éclats à cause des explosions et qu'il s'était blessé aux pieds. Vingt ans après son retour, il retirait encore des morceaux de verre emprisonnés dans la plante de ses pieds. En théorie, Roger est un prisonnier de guerre français : il devrait être considéré comme un allié et au mieux aidé à rentrer chez lui, au pire laissé en paix. La plupart des prisonniers de guerre français en Prusse-Orientale, après quelques semaines d'errance, finiront par être réunis à Odessa, en Crimée, et réexpédiés chez eux via Marseille. Mais (peut-être en raison de son statut de prisonnier « transformé » ? Ou de sa solidarité manifeste avec les Allemands de l'hôpital ?) Roger est traité comme un Allemand, ou comme un « malgré-nous » qu'il n'était pas. Au terme de la bataille, des dizaines de milliers de soldats allemands sont emmenés à l'est, où ils devront participer à reconstruire la Russie sans grands espoirs de rentrer un jour chez eux (beaucoup d'entre eux mourront là-bas). Parmi eux, des Français, des Belges.

Mon grand-père a gardé un souvenir particulièrement traumatisant de sa « libération » par les Russes. Il les a décrits comme de véritables sauvages, prêts à abattre un homme pour lui voler son alliance ou sa montre. Il a dû assister aux viols de masse mais n'en a jamais parlé, en tout cas à ses enfants. Les prisonniers marchent pendant des jours. On ne leur donne aucun soin et pas d'eau (les nourrit-on au moins ?) : ils doivent boire dans les fossés, comme les Russes, mais contrairement à ces derniers les « Occidentaux » ne supportent guère cette boisson, et ils se mettent tous à souffrir de dysenterie. Ceux qui ne peuvent plus marcher sont abattus.

Pendant ce temps, le problème des prisonniers alliés capturés par le « libérateur » russe fait l'objet de vives discussions entre Moscou et Paris. Finalement, la Croix-Rouge obtient de récupérer les ressortissants belges et français. Ils sont peu à peu rapatriés, la plupart par bateau depuis Odessa, les derniers par le train (à présent que la paix est signée et que les chemins de fer ont été plus ou moins rétablis). Roger monte dans un de ces trains vraisemblablement le 30 juin 1945. Il a quitté Königsberg deux mois et demi plus tôt.

Le 23 juillet, Roger arrive au centre de transit de Valenciennes. Il est examiné par un médecin qui trouve son état général « moyen » ; il pèse 59 kg pour 1,72 m. Il envoie un télégramme à sa femme : « Suis à Valenciennes. Arriverai demain. » Chez lui, c'est l'euphorie : cela faisait des semaines qu'il n'avait plus écrit. Sa famille commençait à le croire mort.

Le lendemain, ma grand-mère monte dans la voiture du maire de Villers-sous-Prény : elle va chercher son mari à la gare de Vandières. Elle ne l'a pas vu depuis six ans. Elle a dû traverser la guerre sans lui, et ça n'a pas été facile. Jean, qui a sept ans et demi (il en avait un et demi quand son père est parti), joue aux éclaireurs avec son copain René Dorget, un peu plus âgé que lui : ils descendent tous deux à vélo la pente de Vandières (sans doute l'actuelle rue de l'Abbé-Mamias). Ils croisent un homme vêtu d'un pantalon de cheval et d'une veste militaire. Jean, dégourdi par la guerre, lance à son copain : « C'est qui, ce Boche ? » « Arrête, lui

répond René, médusé. C'est ton père ! » C'est Roger en effet, habillé avec les effets que la Croix-Rouge a pu lui trouver.

Juste à ce moment arrive la voiture du maire de Villers, qui s'arrête. Odette en descend et tombe dans les bras de son homme.

Le retour ne fut pas facile pour Roger. Il était resté l'homme généreux et rieur qu'il était autrefois, mais la guerre lui avait laissé des souvenirs terribles. Dans ses dernières semaines, à l'hôpital, les infirmières ont raconté qu'il ne faisait que parler de la guerre. Il est décédé en 1986, à l'âge de 77 ans.